

CONSCIENCE CALME

— Eh ! mon Dieu, oui, j'ai failli me tuer un beau jour, tout comme un ponté décafé ! s'écriait-il en tournant bêtement ses pouces sur son ventre.

Il sourit d'un air fat de mon étonnement, huma lentement son café et prononça sacramentellement la phrase :

— La fin justifie les moyens.

Nouveau silence. Il alluma un londrès, et tira deux ou trois bouffées et continua :

— J'avais vingt ans lorsque je vins à Paris, besoigneux et le gousset peu rempli. Je t'assure que je ne songeais pas du tout à manger des écrevisses en cabinet particulier, comme nous le faisons maintenant. Toutes mes pensées tendaient à ce but unique : faire fortune. Faire fortune ! Ces deux mots réalisaient pour moi toutes les aspirations et tous les désirs. J'en rêvais la nuit, je les voyais s'auroler de pièces d'or, qui brillaient, à m'en faire fermer les yeux d'éblouissement.

Malheureusement il y avait alors dans ma tête ce fatras de principes d'honnêteté que ma mère s'était tue à m'inculper. Elle avait l'esprit un peu étroit, mais, à part cela, elle croyait bien faire.

Tel que tu me vois, j'ai été jusqu'à quinze ans à l'école, et si je l'avais voulu, j'y serais resté plus longtemps. Mais je n'y tenais pas.

A vingt ans, j'étais garçon de magasin dans cette petite ville de Clermont où s'est écoulée mon enfance. J'étais dévoré d'une grande ambition, et ce n'était pas en portant des paquets ou en gribouillant des factures que je pouvais la satisfaire. Aussi me décidai-je, certain soir où je m'étais querellé avec le patron, à fuir la ville et à venir dans ce Paris dont on parlait tant, et qui m'attirait comme un paradis. J'avais encaissé dans la journée une facture de deux cent francs, quo par la plus grande des négligences mon patron avait oublié de me réclamer et que je n'avais pas songé à lui remettre. Je t'affirme que j'hésitai longtemps à m'approprier cet argent ; je croyais accomplir un crime. Mais que faire ? Rentrer chez ma mère, dans cette petite vie monotone qui m'obsédait, attendre le lendemain où j'aurais sûrement été chassé de mon emploi ? Dans tout ceci, il n'y avait rien de bien souriant. Et puis ce diable de Paris m'attirait à un tel point qu'un jour où l'autre j'aurais tout quitté pour le voir. Je ne décrirai pas le combat violent qui se livra en moi jusqu'à l'heure où je me glissai sournoisement dans la gare, le front bas et les yeux troublés, car je craignais à chaque instant de me voir saisir au passage. Frayeurs vaines.

Je vis Paris. De toutes mes désillusions, celle-ci fut la plus cruelle ! Mes deux cents francs, ou du moins ce qui en restait, me durèrent huit jours. Et je les dépensai avec une parcimonie ex-

trême, me privant de tout ce qui me paraissait superflu, car je n'étais pas sans crainte pour l'avenir. Après ces huit jours, j'essayai de trouver un emploi, ce fut en vain ; je n'avais pas de recommandations pas de références, et les bureaux de placement regorgeaient.

Deux ans se passèrent pour moi dans la plus affreuse misère, je vécus d'expédients, et souvent, moi qui gardais toujours mes aspirations honnêtes, je fus forcé de donner des crocs-en-jambo à ma conscience. Peu à peu la monstruosité du vice diminua à mes yeux, j'en arrivai à considérer le vol comme une chose toute naturelle. Je voyais à mes côtés, chaque jour, des hommes, des enfants, qui vivaient de larcins et de rapines, et qui n'étaient pas inquiétés.

Et puis, j'étais las de cette vie de misères, de ce dîner problématique après lequel je courais dès le point du jour ; de cette couche dure et froide sous les ponts ou dans les maisons en construction. J'étais jeune, j'étais fort, je sentais un sang bouillant courir dans mes veines, et lorsque tous les désirs inassouvis qui dormaient dans mon cœur la firent éclater, comme une chaudière trop longtemps chauffée, je fus envahi par la rage et le désespoir. Miséricorde ! j'ai pu aller dans les rues en haillons, sans souliers, le ventre creux, tandis que de moins honnêtes que moi me coudoient d'un air de dédain, l'estomac apaisé. Ah ! quand je pensais à ce dédain, je ne voyais plus clair et si j'avais eu un couteau dans ma main, malheur à celui qui se fut trouvé à sa portée ; j'accumulais dans mon esprit de terribles représailles contre la société qui me repoussait de son sein.

Oui, mon cher, j'ai vécu deux ans ainsi, deux siècles ! j'ai fait tous les métiers, j'ai été colporteur, crieur public, que sais-je encore ! Et j'étais toujours honnête, je croyais toujours qu'il n'y avait d'autres moyens pour s'enrichir que de bien travailler et de prendre seulement ce qu'on veut bien vous donner. Et je t'assure, je me surpris souvent la nuit à me retourner dans une insomnie poignante, bourré de remords de mon furtif départ de Clermont.

C'est dans un de ces moments de honte farouche de moi-même que j'appris, je ne sais comment, je crois en lisant un journal à faits-divers, qu'une pauvre veuve, ma mère, s'était suicidée à Clermont en s'endormant près d'un feu de charbon de bois. Le journal ajoutait quelques renseignements. Cette pauvre femme avait accompli son acte de désespoir parce qu'un négociant de l'endroit, à qui son fils avait dérobé deux cent francs qu'elle n'avait jamais pu rendre, avait fait saisir ses meubles. Elle était morte, l'honneur sauf, ayant ainsi lavé son nom du vol de son fils.

COINCIDENCE



1
Mademoiselle Lincresta vient de perdre son fameux dachshund...

11
...au moment où madame Serrelapogue étreint un boa des plus ravissants.

Ah ! que de larmes ne versai-je pas, en lisant ces lignes où mon crime était retracé avec tant de vérité ! Ma mère était donc morte pour moi ! Je voulus mourir aussi. Et c'est le cœur bouillonnant de rage, la douleur et la haine dans l'âme que je me rendis comme un fou sur le premier pont qui s'offrit à moi, avec l'intention bien déterminée d'en finir avec l'existence.

O étrangeté du hasard ! Combien je te bénis aujourd'hui de t'être trouvée sur mes pas, ô bourse bénie ! Aujourd'hui que j'ai vu que la vie n'est qu'une grande loterie, où les mal partagés n'ont qu'à savoir prendre d'une façon ou d'une autre la place des heureux ! Et que les heureux se laissent déposséder de leur lot sans savoir se défendre.

Dans ma course fiévreuse, je heurtai du pied un portefeuille que je ramassai et qui contenait plusieurs milliers de francs. J'eus longtemps l'envie de le rejeter loin de moi et d'accomplir mon sinistre projet. Puis, poussé par mon honnêteté même, et m'étant dit que le portefeuille pouvait tomber dans des mains d'un moins scrupuleux que moi, je me décidai à porter ma trouvaille au prochain commissariat de police. Après, je serai libre de revenir à la Seine.

En route, je palpais et retournais le portefeuille entre mes doigts. J'éprouvais à ce jeu une espèce de frisson d'envie.

— Et pourtant, me disais-je, il y a là de quoi vivre sans rien faire. Je pourrai trouver un emploi, après m'être vêtu à neuf, et je reporterai ensuite, intégralement, l'argent à son propriétaire. — Un moment après, je songeais que pour cet argent il me faudrait travailler plusieurs mois, que ce serait bien long et que le propriétaire du portefeuille n'espérerait plus une restitution, et que, vraisemblablement, il me serait impossible de la faire... Brusquement surgit à mon esprit ce mot magique : la Bourse ! et je pourrais le rendre immédiatement, en empochant le gain, bien entendu ! Et dire que cette idée-là ne m'était pas venue plus vite ! Cependant elle était bien simple !

Le lendemain, après m'être lesté l'estomac, après m'être vêtu chez un tailleur en vogue, je jouai à la Bourse. La fortune me favorisa. Quoique je fusse alors fort novice dans ces questions, toutes mes opérations réussirent. Et l'argent du portefeuille, en un mois, s'est trouvé doublé !... Mais mes bonnes intentions s'étaient enfuies comme un nuage, et la restitution promise ne vint jamais...

Il y a déjà longtemps de cette histoire, en tous points véridique. La chance, depuis, m'a toujours favorisé et aujourd'hui je peux, sans me flatter, me poser à la tête de la haute finance parisienne. Tiens, si tu passes boulevard des Italiens, no..., tu verras mon nom en énormes lettres dorées !

LÉON RIOTOR.

AFFAIRE DE SAISON



1
Le propriétaire et le plombier à la fin de l'été.

11
Le plombier et le propriétaire à la fin de l'hiver.